

MALTHUS ET LES LIBERTAIRES

L'*Essai sur le principe de population* de Thomas R. Malthus publié pour la première fois en 1798, s'est converti en classique de la littérature économique et sociologique. L'héritage intellectuel de Malthus est de ceux qui dépassent le contenu précis de leurs propos et viennent à faire partie du vague imaginaire collectif de la modernité, de la même façon que le darwinisme ou le marxisme. On sait que Malthus fut le premier à alerter sur le danger croissant d'un déséquilibre entre population et ressources dans l'évolution des sociétés, même si d'autres avant lui avaient abordé la question de la surpopulation. Pour Malthus l'accroissement de la population tend de façon naturelle à dépasser constamment la capacité productive de la société. En conséquence, le principal obstacle à l'accroissement de la population est la quantité limitée de ressources. Ceci étant, la population se maintient tant bien que mal dans les limites des ressources en raison des mauvaises habitudes sexuelles qui règnent dans la société –le libertinage- et de la misère des classes travailleuses. Ces freins destructifs augmentent la mortalité et constituent un obstacle à l'accroissement de la population. Malthus considérait ces obstacles comme des facteurs naturels. Par la suite, à contrecœur, il accepta aussi le frein moral –l'abstinence- comme possible obstacle à l'accroissement de la population.

L'œuvre de Malthus était dirigée, en principe, contre les réformistes et utopistes, comme William Godwin, qui projetaient une société basée sur un système égalitaire et qui croyaient possible l'abolition de la misère. Malthus pensait que la misère était un fait inhérent à l'évolution sociale et que tenter d'améliorer le sort des pauvres à travers des systèmes plus égalitaires pouvait entraîner une augmentation disproportionnée de la natalité et, en conséquence, une augmentation de la misère. Chez Malthus, l'inégalité est, à la fois, une des conditions naturelles de régulation de la population et une stimulation du progrès, sans lequel se formerait une nation de parasites.

On a critiqué chez Malthus son excessive naturalisation de la fécondité humaine, son empirisme rudimentaire quand il s'agit d'analyser l'accroissement de la population, ainsi que la simplicité avec laquelle il analyse l'augmentation de la production des aliments. En tous cas, après deux siècles de controverses, Malthus s'est avéré le premier prophète identifiable de l'ère de la pénurie, même si sa prophétie peut prendre la forme d'une défense cynique de la classe dominante de son époque.

Il n'est pas fortuit que son livre soit dirigé en grande partie contre l'œuvre de William Godwin, *Political Justice*, œuvre considérée comme précurseur du socialisme libertaire. Comme on le sait, Godwin prêcha un système social avec un maximum de libertés, un minimum d'appareil gouvernemental et une institution équitable de la propriété. Ceci étant, si Godwin avait raison de rechercher la cause du mal social dans la nature des institutions politiques, que pouvait-il répondre à la question de la tension entre population et ressources que l'œuvre de Malthus laissait entrevoir ?

En 1820, Godwin publia sa réponse à Malthus, *Of Population : An Enquiry Concerning the Power of Increase In the numbers of Mankind, Being an Answer to Mr. Malthus' s Essay on that Subject*. Peut-être pouvons-nous considérer cette vaste œuvre comme le premier essai de dialogue entre une utopie sociale et ses possibilités de réalisation étant donnés certains facteurs que nous nommerions aujourd'hui écologiques. Un dialogue partiel, sans doute, étant donné que les objections malthusiennes montraient plus un préjugé politique qu'une véritable inquiétude écologique, la réponse de Godwin constituant avant tout un démontage de cet odieux préjugé. Il faut cependant reconnaître que la contestation de Godwin n'arrive pas à dépasser le cadre abstrait d'une société politique idéale. Une société qui pourrait habiter un monde cultivé dans sa totalité « comme un jardin » et où les limites des ressources alimentaires se trouveraient dans un horizon très lointain.

S'il est clair que la doctrine malthusienne fut laissée de côté par les courants les plus connus de la science économique, l'élan optimiste de Godwin servit par contre de base à la pensée socialiste et libertaire du XIXe siècle. La population globale augmenta considérablement durant le XIXe siècle. Malthus n'avait pas tenu compte de l'évolution du système de production des biens et des

aliments. Le niveau économique des classes travailleuses augmenta et le rêve du Progrès présent dans les idées de Godwin, s'empara de la pensée révolutionnaire durant des décennies.

Au début de son œuvre contre Malthus, Godwin écrivait :

« Si j'avais que le globe peut nourrir vingt fois plus d'habitants qu'il n'en contient aujourd'hui (...) il n'y aurait personne assez incrédule et d'une humeur assez chagrine pour me contredire. Il faudrait en effet être bien borné et avoir l'esprit bien rétréci, pour songer à mettre des bornes aux facultés physiques qu'a la terre de fournir à l'homme des moyens de subsistance. »¹

Godwin ne pouvait formuler affirmation plus malheureuse. Ceci étant, l'important n'est pas de tenter de démontrer le manque de prévision de Godwin à son époque, mais de voir comment cette imprévision atteint aujourd'hui encore les courants partisans d'une transformation sociale radicale. Godwin démonta efficacement la doctrine de Malthus sur l'accroissement de la population telle que celui-ci la présentait dans son œuvre. Comme on le sait, Malthus avait pris la jeune Amérique du Nord comme modèle d'un accroissement exponentiel de la population, en l'absence d'obstacles naturels, ou ce que Malthus considérait comme tel. Il étendait ce modèle à d'autres parties du monde et niait l'importance du rôle joué par les gouvernements et les institutions sociales dans l'évolution sociale. Il avait repoussé, du moins dans un premier temps, la possibilité d'une sexualité contrôlée volontairement. Godwin, tout au long de son œuvre, refuse la réductionnisme de la vision de Malthus d'un accroissement de population qui ait lieu naturellement sans autre frein que le fatum d'une sexualité tortueuse et d'une misère sociale fruit d'une nécessité implacable. Le langage malthusien qui justifie la pauvreté et nie au déshérité son « couvert au banquet de la vie » le répugne. En résumé, on peut affirmer que Godwin a écarté le concept d'accroissement géométrique malthusien parce que sans fondement empirique, il a démontré que les causes qui s'opposent à l'accroissement ne sont ni constantes ni régulières, mais dépendent plutôt de nombreux facteurs hétérogènes et il a nié que les moyens de subsistance – ce qu'aujourd'hui nous appellerions les « ressources » - aient une limite précise. En effet, si Godwin a largement pris la peine de démonter l'appareil empirique du principe de l'accroissement de population malthusien, ses analyses sur la production « de subsistances » sont en revanche plus concises.

Godwin fait preuve d'une grande confiance dans la capacité productive humaine. Il imagine la Terre tout entière cultivée comme un jardin et l'humanité en grand nombre, étendue dans tous les recoins de la planète. Son idée récurrente est qu'un individu est toujours capable de produire plus qu'il n'a besoin. Godwin pense que les réserves mondiales sont seulement exploitées en très petite partie et que, l'heure de leur épuisement est encore très lointaine. Il estime qu'avec une forme de gouvernement juste, la population pourrait être multipliée par 30, étendant ainsi les limites d'une société prospère et heureuse. L'épuisement des sols cultivables ne relève d'aucun mystère du destin, il est surtout l'effet du despotisme et d'un mauvais gouvernement. Pourquoi les vastes empires de Perse et d'Égypte – se demande Godwin- apparaissent aujourd'hui comme des paysages désolés ? : « cette cause tient à la nature du gouvernement et de l'administration politique des pays en question ».

Godwin a confiance en la capacité des ressources de la Terre pour permettre la croissance de la population anglaise : « *En un mot, il est universellement reconnu que le sol de notre île est susceptible de nourrir une population 10 fois plus forte qu'elle ne l'est aujourd'hui* ». Cet optimisme envahit son œuvre : « *Il est impossible d'assigner des limites au perfectionnement de l'homme, et surtout aux améliorations qu'il peut introduire dans les arts, et dans l'application de l'industrie humaine* ». Godwin ne doute pas ensuite de l'avènement d'un futur où la machine se substituerait à l'essentiel du travail réalisé manuellement. Il va même jusqu'à imaginer la possibilité d'élaborer des aliments à partir de recombinaisons chimiques.

Dans l'œuvre de Godwin le dédain malthusien envers les possibilités techniques d'une augmentation de la capacité productive trouve son contrepoint dans l'enthousiasme productiviste -et populationniste - du grand-père de l'anarchisme. Godwin n'était pas dans l'erreur quand il refusa,

¹ *Recherches sur la population et sur la faculté d'accroissement de l'espèce humaine. Une réfutation des doctrines de M. Malthus sur cette matière* 1821 Traduit de l'anglais par F. -S. Constancio

indigné, le naturalisme malthusien relatif aux causes de la misère sociale, pourtant il ne put éviter la fascination pour une société capable de croître quasi indéfiniment dans une prospérité matérielle jamais vue. Ce rêve d'abondance se transmet à la majeure partie de la pensée révolutionnaire postérieure, à commencer par Proudhon et Marx. Précisément, une partie du fameux livre de Proudhon, *Philosophie de la misère*, est dédiée à réfuter la doctrine malthusienne sur la capacité productive qu'une société mieux organisée pourra développer. Dans d'autres œuvres classiques de l'anarchisme comme *Evolution et Révolution* de Reclus ou *The conquest of bread* de Kropotkine apparaît le tranchant refus de l'héritage de Malthus. Dans la pensée socialiste, Malthus apparaît un peu comme le prince des ténèbres dont le nom est rituellement condamné comme synonyme du mal ou de l'erreur scientifique. N'oublions pas que le livre de l'anarchiste Anselmo Lorenzo, *El banquete de la vida* (1905), empruntait son titre à Malthus et qu'à la fin y figure l'avertissement suivant :

« Si (en une absurde supposition) contre tous les raisonnements, tous les calculs, toutes les prévisions et toutes les démonstrations statistiques, les subsistances venaient à manquer et qu'enfin se réalise la fatidique prophétie malthusienne, seul serait juste, rationnel et économique de diminuer la ration de tout le monde (...) » et de tout mettre en commun, « comme des naufragés qui luttent pour se sauver dans une fraternelle union » poursuit Lorenzo. Mais ce qui retient l'attention c'est le traitement de la théorie malthusienne : hypothèse quasi surnaturelle et donc impuissante à briser le rêve d'un socialisme d'abondance.

Justement, dans son livre publié peu après la Seconde Guerre Mondiale, *Road to Survival* (1948), ouvrage précurseur de la littérature écologique, William Vogt souligne avec ironie l'oubli de Malthus et dénonce le saccage à cette époque des terres fertiles. Tant qu'il y aura des terres disponibles, les affaires pourront continuer : « les économistes n'ont pas inclus dans leur concept de capital, le potentiel biotique hautement vulnérable », écrit-il.

Déjà avant-guerre, les ravages de l'industrialisme étaient patents pour de nombreuses personnes. Malthus pouvait être considéré comme un auteur politiquement maudit, mais il était nécessaire de reconnaître que les désolantes doctrines de ce « Gloomy Curate » (comme l'appelle Vogt) pouvaient amener à une réflexion sur les capacités de production et de récupération des écosystèmes sous une forme ou dans une direction que Malthus lui-même n'aurait pu concevoir.

Depuis les années de la guerre froide, la présence prophétique de Malthus s'est accrue considérablement, en grande partie liée à l'inquiétude écologique née dans les années soixante du siècle passé. Le débat entre Godwin et Malthus est resté oublié mais les implications de cette discussion sont néanmoins totalement d'actualité².

De fait, comme on le sait, le legs de Malthus fut de façon inespérée ravivé par certains héritiers de Godwin. Chose que les suiveurs de l'économie politique bourgeoise –à laquelle appartenait finalement Malthus– ont toujours escamotée. D'une certaine façon, cette renaissance devait être paradoxale. Les théories malthusiennes entre les mains de quelques penseurs anarchistes, revêtirent une forme que Malthus lui-même aurait refusé, alors que l'économie bourgeoise, au moment de sa plus forte expansion, rencontrait un obstacle idéologique dans cet étrange rejeton : l'anarchisme néomalthusien.

En marge de ce paradoxe, ce qui résulte d'intéressant c'est que pour la première fois une théorie de caractère socialiste radical ait pris comme programme « l'autogestion » de la vie humaine face au modèle de captation inique que le système capitaliste mène sur la population travailleuse. Ce qui est désigné par « procréation consciente » ou « génération volontaire », préconisé par les anarchistes néomalthusiens, constitue un défi à l'idéologie de la classe dominante, pour laquelle les classes inférieures sont seulement des gisements de main d'œuvre pour ses projets grandioses. L'idée repoussée dans un premier temps par Malthus, que la population travailleuse puisse contrôler

² Le livre *Progress, poverty and population. Re-reading Condorcet, Godwin and Malthus* (1997) de John Avery fait état de ces débats, bien que derrière un titre si pompeux il n'y ait pas plus qu'une collection d'anecdotes sur les personnages.

sa croissance par des moyens conscients, se convertit pour les néomalthusiens en une stratégie de résistance face à la société capitaliste dévoreuse d'hommes et de matières premières.

Les anarchistes néomalthusiens attaquent le cœur de la théorie de Malthus : si la classe travailleuse prend le contrôle sur ses conditions de reproduction, le prolétariat peut diriger un magnifique coup au dogme de l'expansion capitaliste, à un moment où l'économie occidentale est encore fortement dépendante de la main d'œuvre et utilise le fantôme du chômage pour soumettre l'ouvrier. Quand gouverner consistait surtout à maintenir à distance des masses de population par le biais d'une discipline industrielle et la menace de la misère.

L'historien Eduard Masjuan a tracé dans *La ecología humana en el anarquismo ibérico* (2000), l'influence que l'anarchisme néomalthusien a pu avoir en Espagne au début du XXe siècle. L'attrait de ce livre réside dans la vision que tente de défendre l'auteur d'une série de courants anarchistes qui préfigurent une philosophie écologique, par opposition au socialisme conventionnel, idéologiquement engagé avec l'économie bourgeoise.

Voici par exemple ce que dit Masjuan : « *La panacée simpliste d'un monde socialiste heureux qui consiste dans le développement illimité des moyens de production est reléguée, à partir des formulations néomalthusiennes à l'état infantile du socialisme* ».

Comme on le sait, le mouvement néomalthusien a pour origine intellectuelle l'œuvre de Charles Georges Drysdale, *Eléments de science sociale* (1869). En 1896, Paul Robin fondera en France, la Ligue de la Régénération Humaine. Pour Robin, il était essentiel que la classe ouvrière prenne le contrôle sur la natalité, limitant le nombre des naissances jusqu'à ce que le rêve d'une société juste et égalitaire soit réalisé.

Déjà au début du XXe siècle, les idées néomalthusiennes commencent à acquérir de la force dans les milieux libertaires ibériques. Beaucoup d'anarchistes de renom comme Luis Bulffi, Mateo Morral, Francisco Ferrer i Guardia ou même Anselmo Lorenzo se convertissent en porte-paroles de telles idées. Selon Masjuan, ce sera l'anarchiste français Sébastien Faure, avec sa conférence *Le problème de la population* prononcée à Paris en 1903, qui fournira le fondement idéologique au néomalthusianisme en Espagne. Dans sa conférence, Faure distingue déjà néomalthusianisme bourgeois et néomalthusianisme anarchiste. Pour Faure, le malthusianisme bourgeois est classiste et hypocrite, il conduit la classe travailleuse à une situation désespérée dans laquelle ou il renonce à se reproduire ou bien il se condamne à la mort par inanition. La conférence de Faure est aussi importante parce qu'y est pour la première fois signalée une inquiétude pour l'amoindrissement des ressources, reconnaissant de plus que, si les moyens technologiques peuvent certes augmenter la capacité productive, la croissance économique doit forcément rencontrer une limite. Cette idée constitue un contrepoin à l'optimisme productif exprimé, par exemple, dans l'œuvre de Kropotkine, *Fields factories and workshops* (1898).

D'un autre côté, Faure ne manque pas de signaler la nécessité pour le système capitaliste d'augmenter sa main d'œuvre non seulement afin d'alimenter les usines mais aussi pour les corps répressifs, les guerres coloniales et le maintien d'un marché du travail où les prolétaires entretiennent une concurrence pour les salaires.

Le néomalthusianisme anarchiste s'associe rapidement à la vision d'une maternité libre et consciente et, de ce fait, à une libération totale de la femme.

Il atteint vite une grande diffusion dans les milieux libertaires ibériques au travers de la publication *Salud y Fuerza*, dirigée par Luis Bulffi, en réalité organe de diffusion de la ligue espagnole pour la Régénération. Des sections se créent dans tout le pays, les publications néomalthusiennes augmentent leur tirage et les conférences se multiplient peu à peu, jusqu'en 1904, date à laquelle la propagande néomalthusienne subit une première fois la répression. Un an après « les éditions de *Salud y Fuerza* annoncent la parution imminente dans la bibliothèque Amor y Maternidad Libre de l'œuvre de Luis Bulffi : *Grève des ventres ! (moyens pratiques d'éviter les familles nombreuses !)*, ce qui alarma sans doute les secteurs sociaux populationnistes de Barcelone ». La publication *Salud y Fuerza* fut suspendue parce que l'« on considéra qu'elle offensait la morale publique et que la restriction de la natalité était considérée comme pornographique ».

Pourtant, malgré les difficultés, la propagande néomalthusienne continua de se renforcer et à partir de ce moment augmenta la diffusion de pratiques contraceptives et d'informations sur la sexualité. Certains anarchistes bien connus en Espagne, comme Federico Urales, s'opposèrent au néomalthusianisme, le considérant comme une distraction des forces, un mouvement sans aucune capacité véritablement révolutionnaire. Ces polémiques furent très intenses en France. Kropotkine lui-même, se montrait un peu méfiant envers le mouvement n'en captant pas sa signification profonde. Selon Masjuan : « *Kropotkine saisissait que le malthusianisme trouvait son ultime argument dans les limites productives du secteur agricole qu'il entrevoit lui-même comme surmontables, avec sa proposition bien connue d'une agriculture intensive basée sur les serres. De là son opposition à tout essai socialiste partisan de Malthus, étant donné que pour lui l'avancée technologique finirait pour enterrer l'économiste anglais et ne constituerait ainsi plus un argument pour les économistes politiques bourgeois, auxquels Malthus sert de prétexte pour maintenir les structures sociopolitiques capitalistes (...) Son positionnement de début du siècle est compréhensible parce qu'alors la population mondiale totale atteint seulement un milliard et demi de personnes.* »

Le néomalthusianisme ibérique subira aussi la persécution de l'Église. Cette persécution culmine avec la détention de Luis Bulffi, accusé d'offenser la morale publique. Le procès se compliquera quand aura lieu l'attentat contre le roi Alfonso XIII, perpétré par l'anarchiste, néomalthusien convaincu lui aussi, Mateo Morral. On tenta d'impliquer Bulffi dans l'attentat de Madrid mais sa relaxe fut finalement obtenue. Pourtant comme Masjuan le précise : « *de la sentence définitive ne ressort pas que soit admis ou non comme légitime l'objectif même de la restriction de la natalité, qui pour le procureur et l'accusation du Comité de Défense Sociale continuait d'être une idée subversive et pornographique* ».

Par la suite, l'anarchisme néomalthusien devra affronter les stratégies populationnistes promues par la bourgeoisie industrielle et l'Église. Une question cruciale est que le contrôle de la natalité n'était pas présenté comme la grande stratégie révolutionnaire destinée à produire le changement social, mais comme un complément nécessaire et efficace pour soustraire des forces à l'appareil industriel capitaliste, capable en même temps de doter l'ouvrier d'un contrôle majeur sur sa vie. Il est clair aussi, qu'à travers une maternité consciente et limitée, le poids étouffant que subissait la femme et qui l'empêchait d'appliquer son énergie à autre chose qu'à la procréation et aux tâches ménagères était allégé.

Avec le temps on voit augmenter l'information sanitaire, l'accès aux contraceptifs et s'ouvrent des cliniques et des centres de planification familiale. Ces cliniques auront un succès considérable.

Tout cela provoque, jusqu'à la première guerre mondiale, ce que Masjuan appelle « une réaction pro-nataliste bourgeoise » en Catalogne. Les instances bourgeoises non seulement continuent la persécution policière de la publication *Salud y Fuerza* mais s'efforcent aussi de mettre au point des stratégies de propagande en faveur de la natalité chez les ouvriers qui puissent contrecarrer la diffusion des idées néomalthusiennes (prix aux familles nombreuses, etc.). Entre 1908 et 1909 la répression contre le mouvement néomalthusien est en recrudescence. Malgré tout, et comme le signale Masjuan, la propagande néomalthusienne tiendra un rôle très important dans la baisse de la population à cette époque.

Une question centrale du néomalthusianisme anarchiste est le problème de l'émigration. L'émigration constitue, au début du XXe siècle, un signe manifeste de l'excès de main d'œuvre dans les nations développées, tout autant qu'une stratégie populationniste de la bourgeoisie pour créer des centres industriels dans le Nouveau Monde. Rappelons que Malthus lui-même avait dédaigné cet élément à l'heure d'analyser l'augmentation démographique des Etats-Unis. Alors que l'émigration constitue, en essence, le moyen le plus efficace de distribuer les forces de travail d'une société capitaliste planétaire. Un moyen qui ignore tout ce que la situation personnelle de l'immigrant comporte et qui fait du commerce et de l'industrie des pouvoirs incontestables. La colonisation incessante des forces destructives du capital se fait souveraine et l'occupation des nouveaux espaces acquiert le statut d'une seconde nature.

En effet, comment gouverner sur des terres dépeuplées ? L'impératif premier du Pouvoir est de créer des masses de dépossédés sur lesquelles régner. William Godwin lui-même dans son œuvre *Of Population...* précédemment commentée, extrait une citation du *Télémaque* très représentative : « *Sachez que vous n'êtes roi qu'autant que vous avez de peuples à gouverner ; et que votre puissance doit se mesurer, non par l'étendue des terres que vous occuperez, mais par le nombre des hommes qui habiteront les terres, et qui seront attachés à vous obéir (...)* ».

C'est ainsi que les terres du Nouveau Monde se couvrirent de la classe ouvrière condamnée à l'exil matériel et, comme le rapporte Masjuan, depuis l'Amérique, les anarchistes néomalthusiens immigrés là-bas n'auront de cesse de dénoncer la propagande populationniste de la bourgeoisie locale. Ainsi l'anarchiste catalan Grau écrit une note à la revue *Salud y Fuerza* en 1910, où il « explique la politique de récompense de l'Etat en faisant parrain le Président de la République du huitième enfant de n'importe quelle famille. Il rapporte comment le slogan alberdien « Gouverner c'est peupler » fait partie du message institutionnel (...) »³

La première guerre mondiale coïncide avec le déclin de la première étape du mouvement anarchiste néomalthusien en Espagne. Dans les années vingt il ressurgit, surtout à partir du groupe d'Alcoy (Alicante), *Redención*, qui se chargera d'éditer la revue *Generacion Consciente*. Cette revue subira plus tard la répression et se convertira en la revue *Estudios*, une des publications libertaires des plus prestigieuses de l'époque. A *Estudios* collaborent d'insignes anarchistes, comme les docteurs Isaac Puente et Felix Marti Ibanez. Puente, en particulier, reprend les questions sur la santé, la sexualité, le néomalthusianisme, etc. Dans les pages de *Estudios*, en 1931, une fois la république proclamée, certains anarchistes comme Maximo Llorca ou Jose Antich en reviendront à poser la question sociale sous la perspective de la population et des subsistances. Comme le souligne l'historien Javier Navarro dans sa monographie dédiée à la revue : « *Les collaborateurs d'Estudios récupérèrent les hypothèses de Malthus et illustrèrent dans de nombreux articles l'aspect limité des ressources planétaires et l'impossibilité d'une croissance illimitée* ».

Le néomalthusianisme anarchiste ibérique ne peut, de toute façon, pas être abordé sans faire mention de l'épineuse question de l'eugénisme. L'historien Masjuan repousse catégoriquement l'idée que les anarchistes néomalthusiens ibériques de la période 1900-1914 se soient laissés influencer par les courants eugénistes. Il cite en effet des témoignages variés d'auteurs anarchistes qui critiquent ouvertement l'idéal eugéniste de certains bourgeois et scientifiques. On peut ainsi lire dans ce passage écrit par l'anarchiste José Chueca :

« *L'eugénisme et le néomalthusianisme, bien qu'annonçant poursuivre les mêmes fins, la régénération de l'espèce humaine, n'ont aucune parenté commune ; le premier est essentiellement bourgeois et faussement scientifique⁴, tandis que le second va contre la bourgeoisie et est classé parmi les choses qui appartiennent véritablement à la science ; le premier prétend vainement régénérer l'humanité en tentant d'empêcher brutalement qu'un certain nombre d'individus n'engendrent et l'autre aspire à convaincre les hommes de procréer en toute conscience, les invitant à cela en connaissance des moyens de prévention de la fécondation, car le néomalthusianisme ne cherche à s'imposer à personne par la violence, ni ne nie le droit à l'amour au plus misérable, ou plus dégénéré des hommes (...)*⁵ ».

Plus tard dans les années vingt et trente, l'anarchisme néomalthusien inclut l'eugénisme comme un moyen idéal pour atteindre une procréation saine et consciente. Selon Masjuan, l'eugénisme qui se diffuse entre les anarchistes s'appuie surtout sur l'éducation sexuelle du prolétariat, insistant sur la présence de facteurs sociaux aux côtés d'autres tels que les facteurs biologiques, parmi les causes

³ De Juan Bautista Alberdi (1810-1884) théoricien et diplomate argentin.

⁴ On ne peut pas s'arrêter ici pour traiter le problème de l'idéalisation de la science pour l'anarchisme.

⁵ L'obsession autour la « dégénération » et la « régénération » de l'homme faisait parti de l'ambiance intellectuelle à l'époque.

de la dégénération humaine. Pour Masjuan, cette insistance sur le social est ce qui démarque l'eugénisme valorisé par les anarchistes de celui promu par certains secteurs bourgeois⁶.

Ces préoccupations se répandent jusqu'à l'arrivée de la guerre civile et de la répression franquiste. La longue nuit de la belligérance des années 40 révèle l'absurde de l'appareil industriel immolé dans la destruction de la guerre. Et ce fait laisse à découvert le déséquilibre insensé entre population et moyens de subsistance dans une économie dépendant de la mécanisation et de la production centralisée. Citons ici un texte plein de clairvoyance de Rudolf Rocker, écrit en 1951 et intitulé *Le problème de tous les problèmes*⁷ où se manifeste justement la préoccupation pour l'accroissement de la population face à la baisse de la productivité agricole. Rocker souligne que par le passé la capacité de la terre à produire était considérée comme inépuisable. Il dénonce comme cause de la situation d'appauvrissement la relation fautive et déséquilibrée entre industrie et agriculture, ainsi que l'épuisement de la terre cultivable par une exploitation abusive. L'alternative est claire : ou l'on réoriente notre technique vers une relation plus harmonieuse avec le sol ou l'on va à la catastrophe.

A partir des années 50 et 60 la question malthusienne resurgit de façon récurrente. Comme toujours, la référence à Malthus est accompagnée d'une obscurité considérable. Se réclamer de lui pouvait tout autant signifier se convertir en prophète des limites de la terre comme en partisan de politiques classistes, racistes et anti-humaines.

Dans ce cas, l'important n'est pas tellement de s'arrêter à ce qu'il reste de la doctrine tant usée de Malthus, bien souvent méconnaissable dans les mains de ses héritiers et détracteurs, mais de voir ce qu'il est ressorti des discussions sur le malthusianisme et le populationnisme. Un cas exemplaire, et qui refermera notre bref parcours historique sur le malthusianisme et socialisme libertaire, nous est fourni par le penseur Murray Bookchin.

Depuis ses débuts Bookchin s'opposa, non sans raison, à la vague néomalthusienne qui secouait la pensée sociologique des Etats-Unis des années 60. A cette époque avec des auteurs comme Ehrlich, le terme « population bomb » était très en vogue. Dans un article publié dans les années 80, *The Population myth*⁸, Bookchin faisait le point sur ce qu'avait été le néomalthusianisme depuis la fin de la seconde guerre mondiale. Dans ce texte, Bookchin rejetait les tendances sociologiques et écologiques qui faisaient de la population un problème central, et critiquait durement toutes leurs dérives en les mettant sous l'étiquette d'antihumanisme et d'obscurantisme.

Pour Bookchin, les néomalthusiens des années 60 et 70 portaient d'une analyse de la population abstraite et anti-historique, réduisant la complexité sociale à un simple biologisme.

De même que William Godwin, auteur qu'il ne cite pas, Bookchin souligne avec raison les « racines sociales de la faim », en accusant les néomalthusiens de servir le maintien du statu quo, tout en responsabilisant indirectement les pauvres et leur natalité sans contrôle des maux dont ils souffrent. Face aux prévisions malthusiennes et néomalthusiennes sur le manque d'aliments, Bookchin attire l'attention sur l'augmentation constante de la productivité agricole et signale, au contraire, la situation d'inégalité et d'arbitraire de la répartition de terre cultivable dont souffre des pays comme l'Inde ou le Bangladesh. Il n'hésite pas à souligner ce qui paraît une évidence : le rôle joué par les institutions financières et politiques dans la situation de pénurie de beaucoup de pays.

Bookchin se lance dans une lutte acharnée contre toutes les doctrines écologiques qui font de l'humanité une espèce de cancer qui ronge la peau de Gaïa. Il assimile le culte « de la vie » à un biocentrisme qui en réalité cache une haine obscurantiste envers l'humanité. L'adoration de la nature

⁶ Le sujet est pourtant controversé. Le livre de Javier Navarro –antérieur à celui de Masjuan– remarque l'expression d'idées eugénistes que pouvait promouvoir la bourgeoisie par les collaborateurs de la revue *Generación Consciente*. En se référant à la stérilisation des individus « inaptes à procréer », Navarro écrit : « De nombreux collaborateurs de *Generación Consciente* se seraient montrés partisans de cette dernière possibilité. » D'après ce que signale cet historien, à partir des années 30, et à la suite de l'application forcée de la stérilisation de certains individus aux Etats-Unis et en Allemagne nazie, les libertaires se démarquèrent clairement de ces pratiques. Notons que Masjuan ne cite à aucun moment le livre de Navarro.

⁷ *El pensamiento de Rudolf Rocker* Diego Abad de Santillán (México 1982)

⁸ *Green Perspectives* Juillet et Septembre 1988.

remonte, pour lui, aux théories nazies. La philosophie New Age serait la descendance inattendue du pan-naturisme hitlérien.

Après avoir repoussé comme sinistres et erronés tous ces courants, Bookchin insiste de nouveau, à la fin de son essai, sur la futilité du problème du peuplement face à l'existence des structures de la société capitaliste.

Il est curieux de constater que la polémique de Bookchin sur les néomalthusiens reproduit en bien des aspects le premier débat entre Godwin et Malthus. Mais il faut aussi reprocher à Bookchin son ignorance d'un néomalthusianisme libertaire. D'autant plus que Bookchin a bien souvent fait œuvre d'historien du mouvement anarchiste. Dans son livre sur les anarchistes espagnols, il ne mentionne à aucun moment les courants néomalthusiens. Peut-être par simple méconnaissance, ou parce qu'il assimile ces courants à une dérive mystique ou obscurantiste. Dans tous les cas, l'omission est décevante de la part d'un auteur qui se réclame d'une « écologie libertaire » ; sachant comme nous l'avons vu, que c'est au sein de ces courants, avec plus ou moins de justesse, que furent pour la première fois émises des objections à la modernisation et aux idéaux de croissance infinie. Ou bien est-ce le signe que l'œuvre de Bookchin est encore trop dépendante de ces mêmes idéaux ?

La question n'est pas simple. Il est évident que le refus du malthusianisme par Bookchin s'accompagne de raisons que nous partageons en grande partie. Mais encore une fois, de même qu'avec Godwin, le refus de la philosophie inhumaine de Malthus révèle l'illusion d'une abondance et d'une prospérité matérielle non remises en question. Bookchin se moque, à un moment donné, des prévisions de pénurie des malthusiens. Il nous rapporte les faibles indices de natalité des pays développés et nous en remet à la vieille formule sociologique qui lie la stabilisation de la population à l'augmentation du bien-être. Soit. Il se réjouit de plus des augmentations de production : « *La production d'aliments a égalé ou surpassé les besoins des populations grandissantes. La production de céréales depuis 1975 avoisine les 12%. Même l'Inde, le soi-disant « pire exemple », a triplé sa production de grain entre 1950 et 1984* ». Ceci dit, comment un auteur qui se déclare porte-parole de « l'écologie sociale » peut-il accepter docilement cette particulière augmentation de la production ? N'importe qui, un tant soi peu familier de l'histoire contemporaine, sait qu'en termes globaux, aucune augmentation de la production alimentaire n'a eu lieu, mais qu'au contraire chaque augmentation minimale du rendement des récoltes ne se fait qu'au prix d'énormes pertes d'énergie, d'eau et de sol fertile. Pour ne traiter que de facteurs purement matériels, un théoricien reconnu de l'écologie peut-il ignorer ce que signifie l'agriculture productiviste – ergo, la « révolution verte » - dans de nombreux pays de l'hémisphère Sud « *entre 1950 et 1984* » ?

Il est certain, et en ceci nous sommes d'accord avec Bookchin, que la réalité sociale et politique mène les populations à une situation de pénurie que l'on tente de nous présenter comme le résultat naturel d'une conjonction de facteurs techniques et démographiques. Mais, au-delà, s'élèvent des problèmes entièrement dépendants du cadre de ladite « culture matérielle ». De ce point de vue, beaucoup des soi-disant améliorations des conditions de vie de populations entières, entre autres la production industrielle d'aliments, obtenues durant 60 ans, ont engendré des transformations du milieu physique que même Malthus dans ces pires réflexions n'aurait pu soupçonner.

Depuis, l'ombre de Malthus et des malthusiens n'a cessé de réapparaître dans les moments de pénurie ou de crises d'approvisionnement des aliments. Les débats continuent d'être polarisés sur l'inquiétude simplement démographique et l'indignation justicière contre la pauvreté. Entre ces deux extrêmes s'intercalent toutes les positions possibles, mais d'entre elles ne surgit aucune voix cohérente qui puisse se faire entendre par-dessus le bruit médiatique.

Les « crises alimentaires » qui inondèrent les journaux des années 2007 et 2008, provoquèrent de nouveau l'agitation des professionnels de l'interprétation de la nouvelle misère. En temps de pénurie, la progression de ces analyses augmente géométriquement. Ainsi la revue *Hérodote* publia un dossier fin 2008 où étaient traités « les enjeux de la crise alimentaire mondiale ». L'un des articles aborde à juste titre la « résurgence du malthusianisme » et de « la question des limites » pour démentir tant les pessimistes prévisions de Malthus que les prophéties très actuelles sur le manque

d'aliments : « *Cependant, le nombre de personnes disposant d'une alimentation insuffisante devrait considérablement se réduire d'ici 2050 : 33 % de la population mondiale en 1970, 20 % en 1990, 17 % en 2005 , 7 % en 2050. La malnutrition devrait donc diminuer de façon drastique en une génération, démentant les prédictions malthusiennes.* »⁹

On pourrait discuter quelque peu ces chiffres, même s'ils étaient justes. Les démographes prévoyant une population de 9 à 10 milliards en 2050, le chiffre actuel de près de 850 millions de personnes souffrant de malnutrition ne variera pas significativement, alors que le nombre de « bien nourris » aura augmenté de façon notable. La question serait peut-être : à quoi ressembleront les aliments de ces privilégiés bien nourris ? Quel sera le coût de leur production ? L'auteur de cet article semble bien connaître les problèmes écologiques et sociaux liés à la production industrielle des aliments. On ne comprend donc pas comment elle peut conclure son article par des « *perspectives encourageantes* »...

Dans son numéro de cet été, la publication *La Décroissance* inclut un bref dossier intitulé « La décroissance contre Malthus », dans lequel, de façon explicite les dits « objecteurs de croissance » se défendent des rituelles accusations d'anti-humanisme que les partisans d'une économie limitée reçoivent périodiquement. Un autre signe que les discussions se répètent et que la société se trouve embourbée dans les mêmes problèmes qu'il y a des décennies.

Et quels sont ces problèmes ? Non pas l'augmentation de la population. Ni les « crises alimentaires », ni la « menace de la pénurie ». Tout cela, bien que constituant de graves problèmes, n'en est pas moins l'enveloppe sensationnelle de quelque chose de plus préoccupant. Nous devons reprendre le problème où l'ont laissé Godwin et Malthus ou mieux encore, où le laissèrent les anarchistes néomalthusiens des années 30 du siècle passé. Cela veut dire que la projection d'une société future émancipée ne peut certainement pas esquiver la question des limites matérielles, sans quoi toute utopie resterait liée à la superstition progressiste. En voyant les écrits de quelques vieux théoriciens comme Bookchin, on pourrait être amené à croire que la liberté n'aurait un sens qu'en un monde qui n'imposerait aucun obstacle matériel au bonheur humain. Mais le contraire semble plutôt vrai.

Les débats autour de la question malthusienne ont donc la vertu de montrer à quel point est tenue la ligne qui sépare l'espérance révolutionnaire de la foi progressiste.

Malheureusement, les exemples du livre de Masjuan montrent comment la décadence des mouvements sociaux d'autres époques coïncide non pas avec la révélation de la *question écologique* mais plutôt avec son apparition comme le domaine des spécialistes et champions de l'Etat.

José Ardillo

(Traduction de l'espagnol : Sonia Balidian)

Réfractons n°25, automne 2010

⁹ Voir «La nouvelle question alimentaire» Sylvie Brunel *Herodote* n° 131